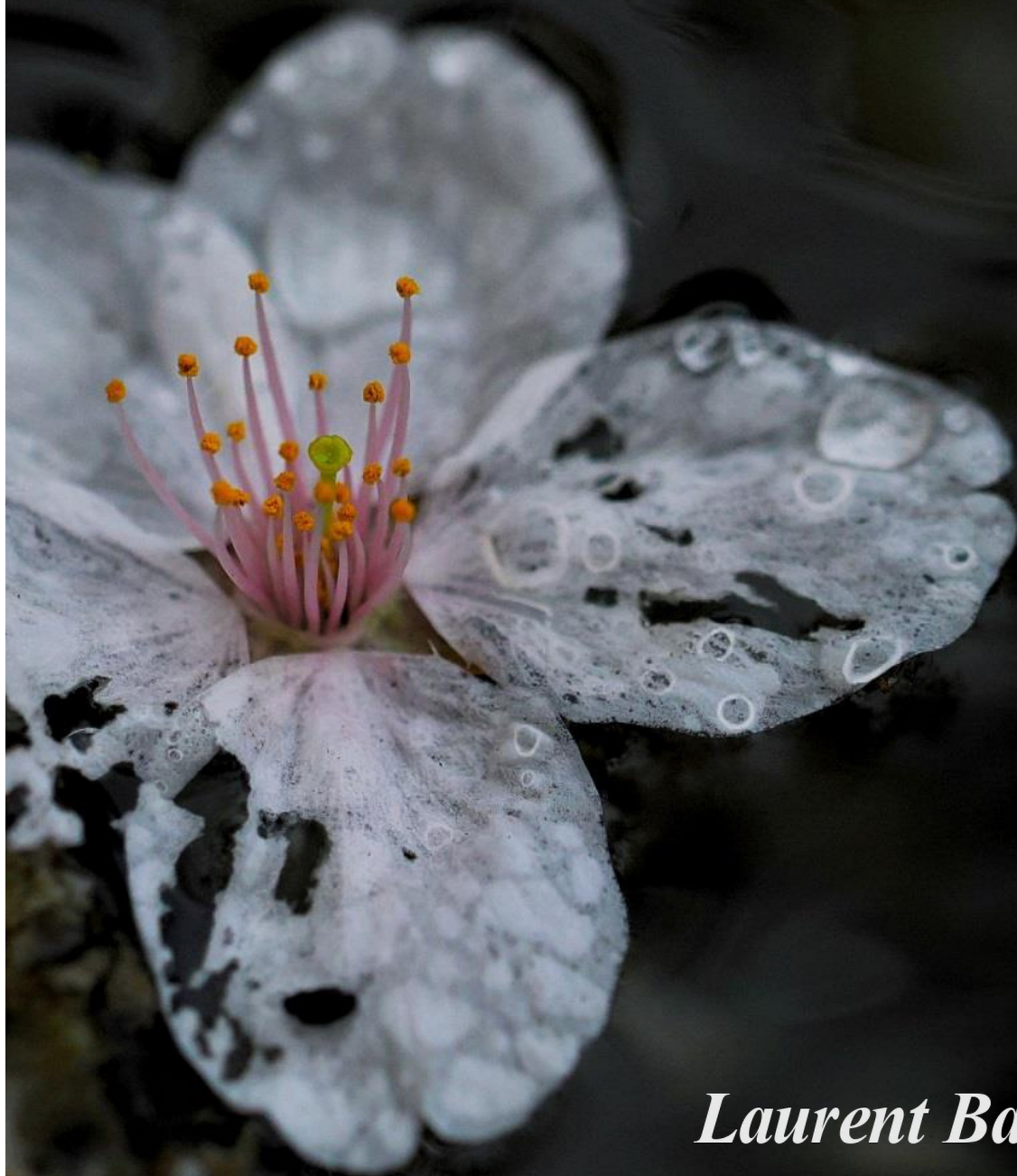


# *Fragrances du Japon*

*Petites histoires de l'âme japonaise*



*Laurent Barrera*

Laurent Barrera

# Fragrances du Japon

*Petites histoires de l'âme japonaise*

© Laurent Barrera, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8989-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# *Avant-propos*

« *Ne suis pas les anciens, cherche ce qu'ils ont cherché.* »

Bashō, Maître du Haïku (1644-1694)

Il y a des instants qui ne s'expliquent pas.

Un rayon de lumière sur une tasse vide, le silence d'un jardin au crépuscule, la lenteur d'un corps qui chemine sur les sentiers de pèlerinage...

Ce sont ces instants-là qui m'ont toujours parlé – d'abord à travers l'image, puis à travers les mots.

Les dix-sept nouvelles de ce recueil sont nées au fil des jours, durant les différents voyages que j'ai effectués au Japon. Elles sont toutes inspirées de faits et de personnages réels. Elles sont aussi le fruit de lectures, de contemplations et d'observations. Elles prolongent mon regard photographique : celui d'un homme en quête de l'invisible dans le visible, du sacré dans l'ordinaire.

Le Japon, – sa spiritualité discrète, ses formes épurées – a profondément nourri mon imaginaire. Pas tant comme un décor, mais comme une manière d'habiter le monde. De respirer avec lui.

Ces histoires sont des seuils, des espaces où tout peut basculer ou, au contraire, revenir à l'essentiel. Elles parlent de disparition, de renaissance, de lenteur, d'écoute.

J'ai voulu que chaque texte laisse de la place au silence, à la lumière et à l'image. Chaque nouvelle est illustrée par une de mes photographies prises lors de mes séjours au pays du Soleil-Levant.

Que ce livre soit, pour vous, lectrices et lecteurs, un espace de respiration et d'inspiration.

Laurent Barrera

# Préface

« Le ciel m'a accordé la vie et il serait dommage que je ne goûte pas intensément sa réalité. »

Natsumé Sôseki (1867-1916)

J'ai été très touché lorsque Laurent Barrera, en m'envoyant le manuscrit de son ouvrage « Fragrances du Japon », m'a demandé si j'accepterais de le lire et même de le préfacer. Connaissant Laurent de longue date et tout aussi amoureux que lui du Japon, je n'ai pas hésité, sachant par avance que je ne serais pas déçu. C'est peu dire que j'ai été enthousiasmé à la lecture de ces 17 contes du Japon d'aujourd'hui.

Redécouvrir le Japon à travers le regard et les péripéties de voyageurs contemporains enrichit notre vision de ce pays déroutant, qui a su être à la pointe de la modernité tout en conservant jalousement ses traditions ancestrales.

Chaque conte est une leçon de sagesse et d'humilité. Chacun des héros, chacune des héroïnes de ceux-ci est plus ou moins confusément en quête du sens de sa propre existence. Tous vont le chercher ailleurs, les Occidentaux au Japon, mais parfois à l'inverse les Japonais en Occident. Drôle de chassé-croisé ! Poussés par une force invisible, une énergie intérieure, ils sont sans le savoir ni le vouloir au seuil d'une authentique quête initiatique. Ils ne se doutent pas, dans leur errance, que le véritable voyage est intérieur. Et que si tout voyage commence par un premier pas, le voyage en soi-même peut s'effectuer à tout moment, ici et maintenant. À condition de saisir l'instant présent.

Et nous voilà au cœur de la spiritualité simple et concrète du Japon. Le Japon est réputé pour être le pays des fantômes. Certes, mais il n'est pas que cela. Il est bien plus que cela. Ainsi, le Yokai ne désigne pas simplement un démon ou un fantôme mais aussi l'instant étrange, le mystère inattendu de cette réalité surnaturelle qui nous entoure, invisible mais bien présente. Les cascades sont réputées être hantées par les esprits mais qui s'y plonge en s'oubliant soi-même peut saisir l'esprit de la cascade.

Notre monde est impermanent, c'est un « monde flottant ». Il est impossible de le saisir, ridicule de vouloir s'y accrocher. Le temps passe et nous passons

avec lui. Derrière tous les phénomènes que nous subissons au quotidien, il n'y a que le vide, la vacuité. Rien n'a d'existence en soi et pourtant, tout est vivant. « Le vide est la forme. La forme est le vide », récitent tous les matins les moines zen en chantant le Hannya Shingyo (« Sutra de la Grande Sagesse »).

Nous sommes seuls à pouvoir effectuer cette quête. Et pourtant aux moments les plus difficiles, lorsque nous nous sentons perdus et que nous lâchons prise, nous recevons une aide inattendue, celle de notre « kami », un dieu sans doute mais aussi notre ange gardien, notre Soi profond en quelque sorte. Il peut prendre toutes sortes de formes, les plus étranges parfois – un renard, un cerf, un mille-pattes – car nous avons besoin d'images pour nous repérer. À chaque fois c'est notre propre conscience occultée qui nous parle, et nous sauve – de nous-mêmes.

Déposer le fardeau de l'ego n'est pas si évident, mais c'est en cela que consiste le renoncement. Se défaire de son petit moi pour retrouver son vrai Moi. Tel est le véritable pèlerinage. Non pas s'imposer un but extérieur - visiter tous les temples, se lancer un défi, être meilleur ou plus fort que les autres – mais aller jusqu'au bout de soi-même. « Mushotoku », sans but ni esprit de profit égoïste, dit-on dans le zen.

C'est en étant vide de soi-même que l'on peut ressentir le MA (« l'intervalle, le silence, le souffle entre deux choses ») qui dans la musique correspond aux intervalles de silence ou dans les arts martiaux à l'absence de mouvement. Il est alors possible de faire pleinement confiance à la nature, de vivre en harmonie avec ce temple vivant qui nous entoure, d'entendre les paroles confuses qu'il nous adresse. Ce n'est pas par hasard si malgré une urbanisation forcenée, l'appel de la nature reste aussi vivace au Japon. Voir tomber une fleur de cerisier, comprendre quelque chose qui ne s'explique pas, c'est savourer le mono no aware, « cette mélancolie douce, cette conscience aiguë que tout passe, que tout est fragile, et que c'est précisément cette fragilité qui rend l'instant précieux » (nouvelle n°2). Contempler en silence une cascade sacrée, la voir s'élever vers le ciel, c'est saisir « l'envers des choses » : « Avec la fierté tranquille de ceux qui savent qu'ils ont marché un jour côte à côte vers une chute d'eau qui ne tombait pas mais qui élevait » (nouvelle n°5).

En ce monde moderne qui nous incite à aller toujours plus vite, il est grand temps de faire une pause, de prendre le temps de se pencher sur soi-même : « J'ai compris que l'essentiel n'était pas le déplacement, mais l'ouverture » (nouvelle n°4). À chacun de s'ouvrir et de trouver sa vérité propre. Point ne sert

de courir : « Vivre, c'est marcher sans plan » (nouvelle n°3) ; « c'est la lenteur qui révèle la vérité » (nouvelle n°6).

J'ai toujours été étonné de voir ces files de jeunes touristes japonaises faire la queue devant la boutique Louboutin, rue Jean-Jacques Rousseau à Paris 1er. Pourquoi échanger pantoufles ou sandales traditionnelles et confortables contre ces instruments de torture que doivent être ces hauts talons démesurés ? L'effet de mode, l'extravagance à la française ? Lorsque Yukina, ambassadrice du luxe parisien à Tokyo, comprend qu'il est temps de donner un sens à son quotidien artificiel grâce au message que lui transmet l'arbre sacré, son premier geste est de remplacer ses Louboutin par des sandales souples, ses tailleurs Dior par de simples kimonos. Quel est le sens de l'existence ? Sinon la Vie ? Écoutons la voix du Jōmon Sugi, le plus vieil arbre du Japon : « Tu cherches le sens, alors que le sens est là, tout simplement. Le chemin est déjà tracé, tu n'as rien à prouver... Tu cherches un sens à la vie alors que le seul sens qu'il y a est la vie » (nouvelle n°16).

Yves Moatty, auteur<sup>1</sup>



***Nouvelle N° 1***

## *Le pinceau et l'instant*

« *Le pinceau suit l'esprit, et l'esprit suit le souffle* »

*Xie He (Environ 480-535)*

Mitsuko habitait une petite maison de bois dans la banlieue d'Okayama, petite ville agréable située entre Osaka et Hiroshima. Elle en aimait les lignes sobres, le frémissement des érables du jardin et le bruit régulier du train qui passait au loin, comme une respiration tranquille.

Souvent, les jours de pluie, le parfum vert et poivré des iris sauvages se mêlait à celui, plus discret, des fleurs de théier et à l'odeur chaude de la terre humide. Parfois, une brise ramenait jusqu'à elle la senteur douce et iodée de la mer intérieure de Seto.

Chaque matin, elle buvait son thé vert – un sencha de grande qualité – en regardant les rizières au loin dans la plaine. C'était devenu une sorte de rituel. Une manière de s'assurer que le monde existait encore. Que ses grands-parents dormaient paisiblement dans la pièce voisine. Qu'elle aussi, quelque part, était encore en train de vivre.

Depuis son retour du Japon, il y a trois ans, elle peignait sans rien vendre, enseignait quelques heures par semaine à des enfants, et s'occupait de ses grands-parents dont les pas devenaient plus lents et les silences plus longs.

Elle avait étudié aux Beaux-Arts de Nantes. Une vie s'était ouverte à elle là-bas, en français, avec cette langue étrangère qu'elle avait fini par aimer. L'idée même de "Beaux-Arts" provoque chez tout Japonais une réaction étrange : chez eux, rien n'est "beau", tout est "harmonieux" ou "utile". L'Art avec un grand A est un concept importé, mal digéré. Au Japon, il n'y a pas de frontières nettes entre l'artisanat, l'art et le sacré.

Lors de son séjour en France, elle avait connu des professeurs exigeants, des étudiants brûlants de projets, des discussions passionnées dans des ateliers encombrés d'objets sans fonction mais pleins d'âme. Il y avait aussi les apéros qui n'en finissaient plus, les modèles nus, les critiques souvent assassines, les